

Préface

d'Esther Benbassa

L'honnêteté peut-elle sauver le monde ? Cette question lancinante traversera forcément l'esprit de quiconque lira ce livre. Si elle ne contribue en rien à régler le conflit israélo-palestinien qui est au cœur de ces pages, du moins donne-t-elle tout son sens à l'amitié qui lie deux honnêtes hommes, Jeffrey Goldberg, le Juif de Long Island, agnostique, futur journaliste au *New Yorker*, parti un moment en Israël pour aller jusqu'au bout de ses exigences intellectuelles, et Rafik Hijazi, le Palestinien pieux, universitaire et futur cadre de l'OLP.

Voici donc l'histoire, sur fond de guerre, de bombardements, d'humiliations et de martyres, d'une rencontre où chacun des protagonistes, à défaut d'avoir trouvé une solution à ce qui les sépare, aura du moins réussi à connaître l'autre. Point d'attitude caricaturale, mais des convictions ancrées dans la volonté de comprendre en profondeur, sans se voiler la face, même lorsque la candeur de l'intellectuel juif américain, auteur du livre, tempère par moments la férocité des événements. Nécessaire candeur sans laquelle cet ouvrage n'aurait pas vu le jour. Encore fallait-il croire qu'il n'est pas indécent d'aspirer à changer le monde, même dans les pires moments, pour raconter les tribulations de ces deux êtres pris dans les déchirements d'une région, de leur propre fidélité à leur peuple et pis encore de leurs propres questionnements, voués

à rester sans réponse dans un contexte où la raison abdique devant la passion.

Ce qui était concevable durant l'heureuse période des pourparlers d'Oslo ne l'est plus après la seconde Intifada. Mais un souhait domine tout le livre, celui de protéger cette amitié née dans la prison de Ketziot, dans le Néguev, entre le prisonnier palestinien de la première Intifada et le soldat juif d'origine américaine qui défend les couleurs d'Israël. Protéger ne signifie pas sacrifier aux bons sentiments. Au contraire, les échanges authentiques de ces deux intellectuels nous épargnent à nous, lecteurs, les joutes mondaines si fréquentes dans notre Occident confortable.

Le narrateur ressemble à ces intellectuels juifs du XIX^e siècle qui cherchaient à changer le monde, croyant contribuer dans le même temps à l'amélioration de la condition juive. C'est ainsi que leur chemin avait croisé ceux du marxisme, du socialisme, de l'anarchie. Pour le jeune Jeffrey, le sionisme est encore une juste cause, qui lui donne l'occasion d'échapper à sa condition de Juif diasporique, une condition dont il se fait une idée plutôt convenue et stéréotypée, face à celle d'un Israélien fort, courageux et à la parole sans détour. « Israël est l'étoile polaire de [sa] vie. » Fils de Juifs démocrates, militants des droits civiques et de l'avortement, privés de la consolation de la religion et admirateurs de Martin Luther King, il va pourtant découvrir en Israël un sionisme bien différent de celui avec lequel il s'était familiarisé adolescent aux États-Unis dans le camp de jeunesse du *Hashomer Hatzair*, de tendance socialiste.

Jeffrey est d'abord un Juif « culturel et culinaire », comme il le dit. Il n'en est pas moins un Juif diasporique partagé entre une foi infaillible en la fraternité humaine et la conviction que les Juifs seront toujours des Juifs aux yeux

des autres. C'est dans ce dilemme qu'il faut aussi chercher l'origine de son échappée vers le sionisme comme solution ultime. Un sionisme antidote de l'antisémitisme, vécu comme inéluctable par de nombreux Juifs de la diaspora et pesant si lourd dans leur mémoire. Le sionisme des débuts ne se proposait-il pas de mettre un terme à l'antisémitisme en créant un État pour les Juifs ? C'est en cela que le narrateur rejoint le projet des fondateurs du mouvement.

Mais si l'antisémitisme est « la forge sur laquelle beaucoup d'Américains fondent leur identité », se séparer de sa tribu est aussi l'aspiration de l'intellectuel juif cosmopolite. Entre l'attrance pour les siens et leur rejet, l'auteur vit la contradiction qui a longtemps servi d'aiguillon à la réflexion de l'intellectuel juif. « Être en rébellion contre le judaïsme est une forme de judaïsme », écrira-t-il. L'esprit critique de l'intellectuel juif se nourrissait autrefois de cette opposition et développait cette éthique si nécessaire pour empêcher l'homme ou la femme de sombrer dans l'innommable. Idéalisée, cette figure fut certes bien utile au Juif sans religion ou sans Dieu, en quête de causes à défendre.

Dans un élan romanesque, Jeffrey quitte famille et études pour retrouver, comme les pionniers d'antan, le travail de la terre. Mais lui, contrairement à eux, arrive dans un État doté d'une armée. Et c'est son engagement dans cette armée qui lui permettra de scruter à la loupe ces deux peuples que tout oppose, mais qu'un rien peut aussi rapprocher. Ce qui ne l'empêche pas de toucher l'impasse du doigt, y compris pendant cette période d'espoir que fut celle d'Oslo. Homme d'idéal jusqu'au bout, Jeffrey sera pour cette raison surnommé, dans le camp de prisonniers palestiniens où il accomplit son service militaire, « Belle âme » ou « Cœur qui saigne ». Des qualificatifs péjoratifs dans la bouche de ses camarades

soldats, geôliers de cette fournaise de cruauté et de violence. On ne peut pourtant que se demander par quelle force de caractère il continue à avoir encore une âme, un cœur.

Son rendez-vous avec Israël, ce miracle moderne, fut un émerveillement : « des voitures de pompiers ornées de l'étoile de David, flics juifs, soldats juifs, Juifs détendus marchant d'un pas assuré, Juifs mauvais, Juifs durs, Juifs baraqués ». La tête pleine de rêves et de lectures ainsi que la satisfaction d'être enfin tombé sur une synthèse entre le tribal et l'universel, voilà le début de l'épopée israélienne du jeune Américain. Son empathie constante avec Israël ne lui interdit cependant pas de poser un regard sévère sur le pays et sa population, ses pratiques militaires à l'endroit des Palestiniens, les tracasseries sans fin et le zèle sur les check points, et de tenir avec insistance à dévider l'écheveau de détestation et de colère omniprésentes des deux côtés.

À Ketziot, cette prison-camp au milieu de nulle part, les Israéliens en maîtres de la prison et les Palestiniens en prisonniers incarnent en concentré, dans toute sa cruauté, l'insupportable réalité. Jeffrey passe d'abord par le kibboutz, et c'est là que ses rêves d'égalité et de socialisme s'assombrissent une première fois. L'armée israélienne a vocation à transformer le Juif en Israélien, en « Juif qui n'implore pas », par un entraînement physique apte à fabriquer des surhommes. Ketziot sera le coup de massue. Mais à aucun moment, il ne perd l'espoir de réussir à comprendre ceux qu'il surveille en prison, combattants pour la libération de la Palestine issus du Fatah, du Hamas ou du Jihad islamique. Il n'esquive aucun tabou, il essaye de se mettre à leur place en espérant que les Palestiniens seront en mesure de faire de même. C'est là qu'il commence la lecture du Coran. À Ketziot, le genre humain apparaît sans fard. Les Palestiniens s'y régissent

entre eux d'une manière qui n'est pas moins impitoyable que le traitement que leur infligent leurs geôliers israéliens. Ces derniers font-ils seulement leur travail ? Ou sont-ils mus par une aversion implacable envers des Palestiniens qu'ils peinent à considérer comme des êtres de chair et de sang se battant pour un État indépendant, à l'instar de ce qu'avaient fait les Juifs au siècle précédent ? À leurs yeux, sont-ils seulement des ennemis ? Des ennemis, oui, mais pas comme les autres. Jeffrey a beau invoquer régulièrement la convention de Genève pour rétablir un peu de justice, il constate que le Palestinien se confond pour certains avec l'Arabe, qu'il renvoie au passé d'humiliation des Juifs en terre d'islam et qu'il ravive des blessures. Il écrira à propos de ces Israéliens d'origine orientale : « Ils se vengeaient sur les Arabes du complexe d'infériorité dont ils souffraient. » Une combinaison explosive qui ne porte guère à l'optimisme.

Les souffrances des Israéliens victimes d'attentats ne sont pas passées sous silence, ni cette hostilité farouche et mortifère qui anime les futurs martyrs palestiniens. Mais à chaque moment, des deux côtés, surgit une lueur d'humanité qui sauve momentanément du désespoir. Tant qu'il y aura des hommes et des femmes de cœur, tout n'est pas absolument perdu. Voici le fil conducteur de ce livre.

Malgré les barrières morales et physiques qui éloignent les détenus de leurs gardiens, Jeffrey réussit à aborder les Palestiniens qui sont sous ses ordres avec respect et en contournant les lieux communs qui courent dans ce camp sur leur compte. « Tournez le dos et ils vous poignent », voilà ce qu'on dit d'eux. Mais lui continue son travail de missionnaire. Dans l'enfer de Ketziot, il s'évertue à expliquer la justification morale du sionisme à son ami Rafik, tout en sachant qu'il doit être le seul Palestinien qui l'ait compris.

Et Jeffrey d'ajouter : « Et moi, je devais être le seul Israélien du camp qui ne niât pas les souffrances, la malchance historique du peuple palestinien. »

À travers le vécu des Palestiniens qu'il côtoie là, il révise son propre sionisme livresque sans tomber dans le reniement. Et c'est parce qu'il croit qu'un autre avenir est possible qu'il poursuit sa traversée de l'islam jusqu'à aller étudier, plus tard, dans une école coranique au Pakistan. Traversée du radicalisme islamique, des ultimes poches de terrorisme, pour que rien ne soit laissé au hasard ou de côté. « Connaître son ennemi est déjà une demi-victoire. »

Quitte-t-il Israël pour ne pas ruiner définitivement ses rêves et pour garder encore quelques illusions ? Peut-être. Il n'en continue pas moins sa quête après son départ, inquiet du devenir de ses amis palestiniens du camp et désireux de suivre leur destin souvent tragique. Il fait de même avec Rafik qu'il piste à travers Gaza, Washington et Abou Dhabi, y compris en pleine seconde Intifada, lorsque les ponts sont coupés et que la société palestinienne se trouve ravagée par ce qu'il appelle le « culte de la mort », auquel se vouent ces kamikazes devenus les héros de la nation. Le nouveau cadre que Jeffrey dépeint alors nous permet aussi de mieux saisir l'emprise du Hamas aujourd'hui à Gaza avec l'élimination du Fatah. La menace de cette lutte fratricide courait déjà dans le livre.

Le narrateur observe également les difficultés auxquelles se heurtent ses amis Palestiniens, musulmans pratiquants, lors de leur séjour en Amérique, sans occulter le délitement d'un monde islamique rongé par des maux divers qui se canalisent dans l'antisémitisme, la haine de l'Israélien, le ressentiment envers l'Occident. C'est aux Émirats arabes unis que Jeffrey demande à Rafik : « Crois-tu que notre

amitié ait un sens ? » Et celui-ci de répondre : « Oui, je le crois. » « Si un million de personnes faisaient comme nous, la situation serait différente, car les uns sauraient ce que les autres pensent. » Jeffrey et Rafik, prisonniers de la Terre promise, promise à leurs deux peuples, chacun à sa manière, savaient que « le maximum de ce que pouvait donner Israël ne correspondait pas au minimum de ce que les Palestiniens accepteraient ». Mais aussi bien l'un que l'autre étaient désormais convaincus que leur vie respective était plus précieuse que n'importe quel rocher ou vieille pierre. Un pas vers la sortie de Ketziot, et quel pas ! Celui de la vie et de la loyauté coûte que coûte.

Voilà bien un livre fait pour nous aider, nous aussi, à fuir nos prisons mentales, les plus redoutables, en brisant les chaînes des nationalismes si prompts à nous subjuguer. Un livre salutaire, sans morale, ni leçons. Vies tourmentées dévalant les flots de l'histoire, mais qui ne se contentent pas de se laisser porter par elle et cherchent au contraire à agir sur elle afin que les promesses ne soient pas oubliées...